

## Chapitre II

### *L'automne, l'océan et les oiseaux*

#### I

On entend un bruit nouveau sur la grève, un bruit plus fort. Lentement, de jour en jour, la mer se fait grosse, et tout le long de l'interminable plage, dans les postes isolés, les hommes entendent venir l'hiver dans ce grondement. Les matinées et les soirées sont froides, le noroît souffle plus fort ; le dernier croissant de la lune, ce mois-ci, aperçu par hasard dans un pâle ciel matinal, se trouve au nord du soleil. L'automne est plus avancé sur la plage que dans les marais et les dunes. Sur le versant ouest, du côté de la terre, il y a de la couleur ; du côté de l'Océan, c'est l'immensité, éclatante et austère. Tendues vers le ciel, les herbes mourantes, à la crête des dunes, tremblent et s'inclinent vers la mer sous le vent ; un nuage de sable immatériel court sur la plage au ras du sol ; le sifflement du sable mêle son bruit menu et strident à celui de la mer qui gronde.

Je passe mes après-midi à ramasser du bois, tout en observant les oiseaux. Le ciel est clair, et le soleil de midi enlève un peu de son âpreté au vent ; de temps à autre, une brise tiède du sud-ouest trouve le moyen de revenir faire un tour en ce monde. Dans l'immensité éclatante du jour, je vais, rapportant à la maison sur mon dos, brindilles et débris de planches et chassant devant moi les oiseaux posés sur le rivage. Je fais lever des tournepierres à collier et des bécasseaux sanderling,

des pluviers semipalmés et des bécasseaux maubèches, des pluviers communs et des pluviers Kildir, des compagnies d'une douzaine, de petites troupes, de grandes troupes, des rassemblements serrés, qui ressemblent à des régiments. Pendant la dernière quinzaine, du 9 au 23 octobre, un peuple immense de migrateurs s'est arrêté sur les dunes d'Eastham pour se rassembler, se reposer, se nourrir et s'amalgamer. Ils arrivent, ils s'en vont, s'évanouissent, se rassemblent encore ; sur des kilomètres, les traces enchevêtrées et entrecroisées de leurs pattes s'étendent sans interruption le long de la plage du Cap Cod.

Mais ce n'est pas une horde confuse, désordonnée, que je traverse, c'est une ramée. Un certain esprit de discipline, d'unité, est passé sur ces innombrables petits cerveaux, éveillant en chaque troupe la conscience de son moi collectif et donnant à chaque oiseau connaissance qu'il est membre de tel groupe migrateur. Les isolés sont rares et, quand on en voit, ils ont l'air à la poursuite de quelque troupe partie en les oubliant. Rapides comme le vent, ils volent, se hâtant le long des flots, droit devant eux, comme des chevaux de course, et je lis de la peur dans leur précipitation. Parfois ils retrouvent les leurs et rentrent dans le rang, quelques centaines de mètres plus loin ; parfois ils disparaissent dans le paysage de mer et de ciel, se hâtant toujours, cherchant toujours.

La grande multitude, semble-t-il, se compose d'oiseaux qui ont passé l'été quelque part, sur ce cap extrême, et de renforts venus du nord avec l'automne.

Le moment où je les vois le mieux, c'est quand ils cherchent pâture au bord des vagues à la marée montante, en fin d'après-midi. Plus de brume d'été sur les flots, plus de vapeur de chaleur pour obscurcir les lointains et, quand je marche, suivant la plage d'en bas, en rapportant mon fardeau, je vois des oiseaux et encore des oiseaux et toujours des oiseaux

devant moi. À l'extrême bord de chaque vague qui déferle et se répand, plate et bouillonnante, des oiseaux s'enfuient en courant, la contournant, et s'envolent quand ils sont cernés de trop près. Chaque vague qui s'en va en glissant sur elle-même, aspirée par le flot, est suivie d'oiseaux qui picorent et glanent avidement derrière elle. Une fois nourris, ils partent vers la plage d'en haut et restent posés des heures, dans la demi-tiédeur du vent, par troupes, par compagnies. L'Océan tonne. De pâles effilochures, des lambeaux de nuages d'hiver, déchiquetés, passent sur les dunes, et les bécasseaux restent perchés sur une patte à rêver, leur tête ébouriffée enfoncée dans les plumes.

Je me demande où ces milliers d'êtres passent la nuit. L'autre matin, m'éveillant juste avant le lever du soleil, j'ai enfilé en hâte mes vêtements et je suis descendu sur la plage. J'ai flâné en direction du nord puis du sud, le long de la mer qui se retirait ; au nord comme au sud, la grande plage était aussi vide d'oiseaux que le ciel. Loin, au sud, je m'en souviens maintenant, un couple effarouché de chevaliers semipalmés s'éleva quelque part sur la plage d'en haut et vola dans ma direction, rapide et muet ; ils passèrent près de moi, sur le côté, et allèrent se poser au bord de l'eau, à quelque trente mètres derrière moi. Instantanément ils se mirent à courir en tous sens pour chercher pâture et, tandis que je les contemplais, un soleil orange surgit, flottant sur l'horizon, tout à coup, tel un ballon solennel olympien.

Ces jours-ci, la mer est haute à la fin de l'après-midi, et les oiseaux commencent à se rassembler sur la plage vers dix heures du matin. Certains viennent des prés-salés, d'autres arrivent, volant le long de la plage, d'autres tombent du ciel. Un premier groupe s'envole, effarouché, sur mes pas, quand je quitte la plage supérieure pour gagner celle d'en bas. Je marche droit sur les oiseaux : émotion générale, ral-

liement, fuite éperdue, plus personne. Debout sur la plage, des marques fraîches de griffes à mes pieds, je contemple le charmant spectacle du groupe instantanément transformé en une constellation, en une pléiade fugitive, dont les vivantes étoiles conservent leur position fortuite. J'observe ce vol en spirale, l'inclinaison fugitive des ventres blancs, qui alterne avec un essaim de dos gris. Le groupe suivant, immédiatement sur le qui-vive, continue néanmoins à picorer. Je m'approche, quelques-uns s'en vont en courant, comme s'ils voulaient m'échapper à la course; d'autres s'immobilisent, prêts à s'envoler. J'approche encore, les oiseaux n'y tiennent plus: nouveau ralliement, nouvelle fuite éperdue, et ils vont rejoindre leurs frères au-dessus des vagues.

Aucun spectacle naturel, sur cette plage, n'est pour moi plus mystérieux que le vol de ces constellations d'oiseaux. La constellation se forme, comme je l'ai indiqué, en l'espace d'un instant et, dans ce même instant, elle trouve sa ligne générale. Des oiseaux qui picoraient à distance les uns des autres, individuellement, chacun pour soi, soudain se fondent en un seul corps, une seule volonté, et s'envolent, s'élevant comme un seul homme, descendant en vol plané comme un seul homme, penchant leurs douzaines de corps comme un seul homme et virant suivant l'impulsion déterminée par le vouloir du groupe. Il n'existe rien qui ressemble, ajouterai-je, à un oiseau conducteur, à un guide. Si j'en avais la place, j'aimerais m'étendre ici sur cette volonté nouvelle et son apparition, mais je ne veux pas surcharger cette partie du chapitre; je dois donc laisser ce problème à ceux qui étudient les rapports psychologiques de l'individu avec la masse. Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est plutôt le synchronisme avec lequel chacun de ces corps en mouvement obéit à une volonté nouvelle. Par quels moyens, par quelle méthode de communication cette volonté se répand-elle dans

la constellation vivante pour que ces douzaines et plus de minuscules cerveaux la connaissent et lui obéissent d'une manière aussi instantanée ? Faut-il croire que ces oiseaux, tous, sont *machina*, comme Descartes l'a affirmé il y a longtemps, de purs mécanismes en chair et en os, si exquisément semblables que chaque cerveau, telle une roue dentée, au contact des mêmes forces environnantes, s'engrène simultanément de la même manière ? Ou bien existe-t-il quelque rapport psychique entre ces êtres ? Le même courant les traverse-t-il quand ils volent ? Les bancs de poisson, m'a-t-on dit, exécutent de semblables changements de direction en masse. J'ai vu quelque chose de ce genre, une fois, mais j'en reparlerai plus loin.

Il faut nous faire une conception plus sage et peut-être plus profonde du monde animal. Éloigné de l'univers naturel, menant une vie artificielle et compliquée, l'homme civilisé observe les animaux à travers la lunette de la science, et il voit tel détail grossi et toute l'image est déformée. Nous les considérons d'un œil protecteur à cause de ce qui leur manque, à cause de ce destin tragique qui leur a fait prendre forme bien au-dessous de nous dans l'échelle des êtres. Et en cela nous nous trompons, et nous nous trompons grandement. Car l'animal ne doit pas être mesuré par rapport à l'homme. Dans un monde plus ancien et plus complet que le nôtre, il se meut, achevé et parfait, doué d'une perfection que nous avons perdue (à moins que nous ne l'ayons jamais atteinte), guidé par des voix que nous n'entendrons plus jamais. Les animaux ne sont pas nos frères, ils ne sont pas nos vassaux, ils constituent un autre peuple, pris avec nous dans le réseau de la vie et du temps, prisonniers avec nous de la splendeur et du laborieux travail de la terre.

Le soleil de l'après-midi descend, rouge comme le feu ; la marée monte sur la plage, son écume est cramoisie, étrange.

À des milles au large, un cargo pique vers le nord, surgissant des hauts-fonds.

## II

Par une tiède matinée de septembre, comme je regardais par une des fenêtres qui donnent à l'ouest sur les marais et les criques d'un bleu automnal, l'alarme se répandit subitement parmi les mouettes. La marée montante avait déjà rassemblé les oiseaux sur les falaises et les bancs de gravier plus élevés, et, de ces îlots, en nuages argentés, je les vis monter et s'éloigner par bandes vers le sud, dans une longue tempête d'ailes fugitives. Elles volaient plus bas que de coutume. Curieux de connaître la cause de ce trouble, je sortis un moment et gagnai le sommet de ma dune. De là, suivant des yeux les mouettes qui disparaissaient, et interrogeant le ciel, je vis, bien au-dessus des oiseaux et très en arrière, un aigle de mer qui s'avancait dans l'azur. Il émergeait d'un panache de nuages vagabonds, dans l'immensité bleue, et, quand je l'aperçus, il voguait vers le sud, en direction de la mer ; ses ailes immobiles paraissaient suivre, dans les espaces du ciel, la ligne bleue d'un bras de mer au-dessous de lui.

Il y a des bancs de sable à l'entrée du port de Nauset ; de nombreuses mouettes picorent là entre les marées, et celles du marécage viennent renforcer leurs effectifs. L'aigle approcha de ces bancs ; allait-il descendre ou s'éloigner en direction de la mer ? Mais non, au niveau de l'entrée du port, il vira au sud, épousant dans son vol la ligne de la côte, et disparut.

Durant l'automne, je vis ce même oiseau une demi-douzaine de fois. J'étais averti de sa présence dans les parages par la terreur des mouettes. Pourtant cet aigle de mer – car il s'agissait, je le crois, d'un pygargue à tête blanche, *Haliaeetus leucocephalus*, – d'après Forbush est « par nature un mangeur

de poisson ». Je ne l'ai jamais vu prêter la moindre attention aux fugitives ; néanmoins, il se peut bien que les mouettes ne lui déplaisent pas à l'occasion, quand elles sont dodues et qu'il a faim. En tout cas, elles ont peur. Il y a toujours quelques goélands marins, mêlés aux goélands argentés, sur ces rivages, et je notai que ces géants corpulents s'enfuyaient avec la bande.

Les aigles de mer ne sont nullement rares au Cap Cod. Ils arrivent en visitant le littoral, trouvent le pays à leur goût et s'établissent en divers points qu'ils affectionnent. Ils pêchent dans nos baies de sable et nos lagunes ; ils ont un faible pour les lacs les plus isolés du cap. Vu de près, le pygargue à tête blanche est un oiseau d'un brun sombre ; sa tête, son cou et sa queue sont du blanc le plus pur. Je n'ai jamais vu de près un de ceux qui fréquentent Eastham, mais un garde-côte en a levé un, une fois, dans un fourré, presque au fond de l'un des bras de mer qui s'enfoncent dans les landes. Il entendit soudain un bruit de broussailles froissées et de grandes ailes agitées et, se retournant, il vit l'aigle s'élever, sortant d'un buisson au feuillage éclatant.

Depuis que j'habite le Cap Cod, je suis stupéfait du nombre d'oiseaux migrateurs, d'espèces terrestres, que j'ai rencontrés sur ces dunes. Je m'attendais à voir des bécasseaux sur la plage et des macreuses au-dessus des vagues, car ce sont des espèces qui fréquentent les côtes ; mais je ne m'attendais pas à voir la sitelle à poitrine rousse s'élever des dunes en septembre, ni à trouver la charmante paruline à tête cendrée posée sur le faitage du *Gaillard d'Avant*, sa queue aux plumes bordées de noir tournée vers l'Atlantique. Mais peut-être ferais-je mieux de commencer par le commencement et de raconter comment bruants et parulines vinrent nous trouver cet automne-là, par la côte.